# Dynamiques socioéconomiques et enjeux représentationnels autour des territoires d'extraction de ressources en Colombie

Juan Jacobo Centanaro Barrera
*Université Gustave Eiffel, LISAA / Université de Tours*

**Mots-clefs** : territoires extractifs, Colombie, globalisation, représentations culturelles, luttes territoriales

**Résumé** : Cet article explore un certain nombre de représentations culturelles des territoires extractifs en Colombie, en les inscrivant dans une lecture historique des dynamiques de globalisation. Depuis la fin du XIXe siècle, l'intégration progressive de la Colombie aux circuits économiques mondiaux a entraîné une expansion des frontières extractives et une incorporation accrue des marges territoriales et sociales à l'ordre national et international. Ce processus, qui s'intensifie au tournant du XXIe siècle avec l'essor de l'extractivisme néolibéral, s'accompagne de résistances de la part de populations paysannes, autochtones et afrodescendantes. Parallèlement, les territoires d'extraction ont occupé une place croissante dans l'imaginaire national à travers diverses formes culturelles pendant les mêmes époques. Du roman *María* (1867) aux productions audiovisuelles contemporaines telles que *La tierra y la sombra* (2015), ces espaces autrefois périphériques sont devenus centraux dans la constitution du canon culturel colombien.

Pour analyser l'évolution des territoires d'extraction de ressources en Colombie à la période contemporaine (du début XIXe siècle jusqu'à nos jours) il est important de tenir compte de leur condition de double marginalité, à la fois spatiale et symbolique. En effet, les modalités historiques de représentation de ces espaces, souvent éloignés des centres politiques, ont eu tendance à accentuer le caractère sauvage, hostile, inaccessible ou incivilisé tant de la géographie que des populations qui y habitent. Pourtant, ces territoires n'ont jamais cessé de jouer un rôle notable dans l'histoire sociale, économique et culturelle de la Colombie. Il est donc difficile de penser à la nation colombienne depuis ses origines sans accorder une attention particulière aux activités de production et d'extraction de ressources — et aux espaces où ces activités ont été menées —, qui ont largement contribué à stimuler les relations entre les centres et les périphéries à plusieurs échelles.

Le but de cet article est de mettre en parallèle, d'une part, les processus socioéconomiques et, d'autre part, les dynamiques culturelles, qui, à des moments historiques précis, ont permis le passage des territoires d'extraction de ressources en Colombie d'une position marginale — physique et symbolique — à une position de contact accru avec les centres de production de valeur et de capital (sous ses différentes formes). Il s'agit également de montrer qu'il existe des rétroactions entre les dynamiques d'intégration économique et les mouvements de contestation sociale portés par les populations marginalisées, ainsi que de mettre en lumière certaines circulations culturelles entre centres et périphéries, notamment en ce qui concerne l'accès d'une série d'expressions au canon national et à la construction de l'identité colombienne.

Dans un premier temps, j'apporterai quelques éléments contextuels et conceptuels permettant de mieux comprendre le cadre historique dans lequel s'inscrivent les dynamiques socioéconomiques et culturelles que j'entends examiner pour le cas de la Colombie. Dans un deuxième temps, je me consacrerai à décrire la situation qu'a occupé ce pays lors de la première et la troisième vague de globalisation capitaliste. Enfin, je passerai en revue un ensemble d'œuvres artistiques ou de phénomènes culturels ayant pour objet central de représentation des territoires d'extraction de ressources et qui, à ces mêmes époques, sont parvenus à marquer durablement l'imaginaire collectif de la nation.

**Les « systèmes-monde » et les vagues de globalisation capitaliste**

L'un des modèles permettant de comprendre les caractéristiques de l'histoire globale à un moment donné est celui du centre-périphérie. Afin d'explorer le cas de la Colombie sous le prisme de la notion de marge, je pars du postulat qu'il existe, à l'échelle mondiale, une division entre espaces centraux et espaces périphériques, susceptible d'évoluer au fil du temps.

Dans cette perspective, le cadre analytique proposé par le sociologue et historien états-unien Immanuel Wallerstein, à travers le concept de « système-monde », s'avère particulièrement pertinent. Selon Wallerstein, le système-monde qui se met en place autour du XVIe siècle avec l'expansion de l'espace géographique

européen se caractérise par la consolidation d'une « économie-monde » fondée sur l'accumulation incessante de capital, la division globale du travail et de la production, des rapports de domination entre centres et périphéries, des cycles économiques récurrents, ainsi que l'alternance de périodes d'hégémonie exercées par différentes puissances. Dans ce système, le monde serait divisé ou structuré en trois zones : pays du centre, de la semi-périphérie et de la périphérie. Les premiers se distingueraient par un haut niveau de qualification et une production fortement intensive en capital, tandis que les espaces périphériques se caractériseraient par un faible niveau de qualification et par la production de « biens périphériques », principalement issus de l'extraction de matières premières[1]. Ce système-monde n'est pas figé : bien au contraire, il serait en constante évolution depuis son implantation jusqu'à aujourd'hui.

Brièvement résumé ici, le schéma de Wallerstein a fait l'objet de divers critiques et enrichissements, tant de sa part que de celle d'autres auteurs. Néanmoins, sa structure générale demeure opératoire pour situer un pays comme la Colombie dans la carte géopolitique du monde, en particulier en ce qui concerne le rôle périphérique qu'elle a historiquement joué en tant qu'exportatrice de certaines matières premières.

À l'époque contemporaine, le système-monde moderne décrit par Wallerstein a connu des mouvements d'intensification significative de l'intégration entre centres et périphéries, phénomène que l'on peut désigner sous le terme globalisation, en essayant de mettre l'accent sur sa dimension socioéconomique[2]. Traditionnellement, on distingue trois vagues de globalisation depuis les années 1860 jusqu'à nos jours[3]. Celles-ci se caractérisent par une augmentation des flux commerciaux, une accélération des transferts de technologies, de personnes et de capitaux, ainsi qu'une intégration croissante des marchés[4].

La première vague s'étend de 1860 à 1914. À cette époque, le Royaume Uni s'impose comme la principale économie mondiale, exerçant une forte domination sur de nombreux espaces périphériques. Afin de nourrir à moindre cout les classes laborieuses et de se fournir les matières premières nécessaires aux activités industrielles, l'hégémon anglais — ainsi que les autres centres géopolitiques d'Europe occidentale — ont, à un moment donné, favorisé le libre-échange, devenant des importateurs majeurs et, pour reprendre l'expression de l'économiste Benoit Daviron, drainant la biomasse tropicale des périphéries vers les centres[5].

La deuxième vague de globalisation débute après la deuxième guerre mondiale, avec la mise en place des Accords de Bretton Woods, et s'étend de 1944 à 1971. Cette deuxième phase d'intégration globale, dirigée par l'hégémonie des Etats-Unis, se

---

[1] WALLERSTEIN, 2004, 23-31.

[2] Pour une analyse approfondie de la notion de globalisation en tant que concept en débat, cf. ROBERTSON, 1992. Pour comprendre les différences entre les termes globalisation et mondialisation tels qu'ils sont utilisés dans le contextes francophone et anglophone, cf. GHORRA-GOBIN, 2017.

[3] TARGOWSKI, 2014, 74 ; CHASE-DUNN ET GILLS, 2003, § 7.

[4] ROBERTSON, 2003, 7.

[5] DAVIRON, 2020, 109.

caractérise, entre autres, par la création d'organisations internationales régulatrices telles que la Banque mondiale et le Fonds monétaire international[6].

La troisième vague de globalisation commence dans les années 1980 et se poursuit jusqu'aux années 2020. Elle se distingue par la mise en route de l'Organisation mondiale du commerce en 1995, la signature de nombreux accords de libre-échange et l'intégration accrue des pays en voie de développement, tels que la Chine, dans les échanges commerciaux mondiaux. La montée en puissance de cette dernière a profondément bouleversé les rapports de force entre centres et périphéries au sein du système-monde[7]. Cette troisième vague est également marquée par un phénomène connu comme le boom des matières premières des années 2000, durant lequel les prix de nombreux minéraux et produits agricoles ont atteint des sommets, en partie sous l'effet d'une vive augmentation de la demande et de la consommation mondiales[8].

Dans la section qui suit, je m'emploierai à décrire la situation de la Colombie lors de la première et la troisième vague de globalisation[9]. Au cours de ces deux périodes, le pays a vu se multiplier ses zones de contact avec les centres du système-monde, dans la mesure où, en tant que nation périphérique, il s'est engagé toujours plus profondément dans l'extraction de ressources, intégrant de cette sorte les marges de son territoire aux réseaux mondiaux d'échange.

**La Colombie à l'heure de la globalisation**

Au mitan du XIXe siècle, la Colombie, république indépendante depuis 1810, restait un pays dont la plupart de la surface demeurait largement inexplorée et inexploitée. Cependant, à partir des dernières décennies du même siècle, le pays commence progressivement à devenir une nation plus connectée à l'économie mondiale, assumant un rôle dans cette phase de globalisation capitaliste en tant que fournisseur de produits tropicaux, tels que le café, le tabac, le coton, le sucre, la quinine, les bananes et le caoutchouc[10]. Cette incorporation du pays aux circuits globaux d'échange s'accompagne d'une expansion de la frontière extractive et d'une ruée vers les terres qui a engendré un mouvement massif d'accumulation foncière au profit de grands propriétaires, soucieux de contrôler à la fois les ressources naturelles et la force de travail de certaines populations[11].

---

[6] ROBERTSON, 2003, 171-177.
[7] DRUT, 2021, 52-53.
[8] SVAMPA, 2019, 11-12.
[9] La deuxième vague de globalisation ne sera pas considérée dans le présent article, car la période correspondante en Colombie est fortement marquée par les effets de la guerre civile connue sous le nom de *La Violencia* (cf. MASSE, 2018). Dans ce contexte, les questions relatives aux zones d'extraction de ressources deviennent moins pressantes dans les débats politiques et culturels du pays, face aux pertes humaines et matérielles causées par le conflit meurtrier entre les factions politiques opposées.
[10] HENDERSON, 2006, 3-7.
[11] GRAJALES, 2021, 22.

C'est à partir des années 1850 que les premiers groupes d'investisseurs commencent à explorer les potentialités offertes par les plaines tropicales et les vallées situées au-delà des anciennes *haciendas* de l'époque coloniale espagnole. À cette époque, les centres politiques et économiques de la Colombie étaient concentrés dans les régions montagneuses andines et sur quelques points de la côte caraïbe, là où les Espagnols s'étaient initialement installés. Selon le politiste Jacobo Grajales, en ce temps-là « les plaines de l'arrière-pays des Caraïbes et les vallées tropicales de l'intérieur du pays étaient hors de portée d'une économie pauvre et mal intégrée[12] ». Durant la première vague de globalisation, ce panorama évolue : sous l'impulsion d'un nouvel élan d'extraction de ressources, des espaces jusque-là périphériques et marginaux, ainsi que leurs habitants, sont progressivement intégrés à l'ordre politique et économique national et international, selon une logique mêlant expansion entrepreneuriale et renforcement de l'emprise étatique.

Ce processus, qui a contribué à accentuer la structure inégalitaire de la société colombienne, s'est poursuivi jusqu'aux premières décennies du XX^e^ siècle, créant les conditions de diverses vagues de contestation populaire qui ont fortement attiré l'attention des débats publics de l'époque. Comme l'explique l'historienne Catherine Legrand, les formes brutales d'accumulation caractéristiques de cette période en Colombie ont engendré plusieurs troubles sociaux liés aux structures de propriété de la terre dans le pays. À partir des années 1920, ces conflits deviennent plus politisés et gagnent en visibilité nationale[13]. Les paysans, jusqu'alors fortement marginalisés, commencent à s'organiser et à se mobiliser, parvenant à porter leurs revendications au sein des arènes politiques centrales de la nation. Ces luttes paysannes vont contribuer à faire bouger les lignes du pouvoir central et des élites foncières, car elles débouchent sur une réponse institutionnelle qui, pour le moins, réussit à rendre visibles les problèmes qui affectent les campagnes : l'adoption de la Loi 200 de 1936, généralement interprétée comme la première loi de réforme agraire dans l'histoire colombienne.

La troisième vague de globalisation en Colombie a, elle aussi, provoqué une dynamisation des rapports entre les centres politico-économiques et des sujets et territoires marginaux du pays. À l'échelle de l'Amérique latine, le processus d'extraction de matières premières nécessaires pour le développement économique néo-libéral s'est considérablement accéléré au tournant du XXI^e^, comme l'explique la sociologue argentine Maristella Svampa[14]. La multiplication des fronts extractifs, ainsi que l'intensification ou la réactualisation de l'histoire extractive de certains territoires sur le continent, a donné lieu à un nouveau vaste mouvement d'incorporation des marges aux circuits d'investissements mondiaux[15]. Mais cette fois, apparaissent de nouveaux acteurs, discours, conflits et revendications qui dominent la scène.

---

[12] GRAJALES, 2021, 23.
[13] LEGRAND, 2016, 143-145.
[14] SVAMPA, 2019, 24-27.
[15] BUU-SAO, 2023, 10-11.

À partir des années 1990, la Colombie connaît une expansion de l'exploitation du pétrole, du charbon et du nickel, ainsi que le développement intensif de plantations de canne à sucre et de palmier à huile, ces dernières principalement destinées à la production de biocarburants[16]. Plus récemment, l'extraction d'or et d'autres minerais rares a explosé dans plusieurs régions du pays, notamment en Amazonie, en réponse à la hausse de la demande et à l'envolée des prix. Ces activités extractives se déploient souvent sur des territoires en dispute, appartenant ou revendiqués par des communautés paysannes ou ethniques en vertu de leurs droits territoriaux spéciaux reconnus par la Constitution colombienne de 1991. Cette nouvelle ruée vers les terres et les matières premières en Colombie s'est accompagnée d'un cycle de violence, marqué par des expulsions, des phénomènes d'accaparement des terres (ou *landgrabbing*) et l'implantation d'acteurs économiques légaux —telles que les multinationales — et illégaux — tels que les groupes armés — sur les territoires d'extraction[17]. Une part importante de ces territoires marginaux s'est ainsi retrouvée, souvent par la contrainte et la force, insérée aux circuits globaux de production et d'échange.

Face aux pressions socio-environnementales exercées par les industries extractives au cours de ces dernières décennies, les mobilisations des populations paysannes, indiennes et afrodescendantes ont acquis une notoriété croissante au niveau local, régional et global. Aujourd'hui, les territoires d'extraction en Colombie sont devenus des zones critiques de confrontation et de négociation, où se mettent en place des rapports de force entre plusieurs groupes sociaux autour des formes d'utilisation légitime des milieux et des ressources naturels. Portées par la montée de la conscience écologique, ces luttes territoriales, centrées sur la critique du modèle extractiviste et des structures coloniales du pouvoir qui le sous-tendent, ont pris une autre tournure et se sont articulées à des enjeux ou préoccupations transnationaux[18]. Par la circulation de savoirs, de revendications et de pratiques politiques liées à l'écologie, ces populations marginalisées de Colombie, comme d'autres en Amérique latine, se retrouvent désormais au cœur des débats contemporains relatifs aux options de développement et aux modalités de conception de la « nature ».

Fait notable, en parallèle des processus d'intégration économique et politique des marges colombiennes aux centres nationaux et internationaux lors de la première et la troisième vague de globalisation, des dynamiques similaires se déploient dans le champ culturel du pays. En effet, au cours de ces mêmes périodes, les territoires périphériques d'extraction de ressources ont également réussi à se frayer un passage vers les centres de production de capital symbolique et culturel de la nation. La section suivante présentera quelques objets culturels illustrant ce déplacement du périphérique vers le central.

**Des marges symboliques aux centres culturels**

[16] MAYA MUÑOZ, 2002, 123-124.
[17] GRAJALES, 2021, 50-54.
[18] ALLAIN ET MAILLET, 2021, 7-9.

Pour entamer cette section, il convient d'introduire le concept de *foundational fictions* ou fictions fondatrices, élaboré par Doris Sommer, experte en littérature latino-américaine. Ce terme désigne les romans ayant largement contribué à façonner les imaginaires des nations latino-américaines naissantes au XIXe et au début du XXe siècle. Selon Sommer, le roman national en Amérique latine :

> […] fait référence à ce livre dont la lecture est obligatoire dans les écoles secondaires officielles en tant que source d'histoire locale et de fierté littéraire. […] Ils figurent parfois dans les anthologies des livres de lecture scolaire et ont été dramatisés pour la scène, pour des films et pour des séries télévisées ; *les romans nationaux peuvent être identifiés avec la facilité avec laquelle les hymnes nationaux sont reconnus*. Les liens fondamentaux entre cette littérature et la législation n'étaient pas un secret en Amérique latine. La longue liste des écrivains hispano-américains qui, à la fin du XIXe siècle, étaient également présidents de leur pays en est une preuve éclatante. Une liste comparable de services rendus dans les différentes branches de l'administration publique pourrait sembler infinie[19].

Les romans nationaux d'Amérique latine, et donc ceux de la Colombie, étaient alors, tant au niveau structurel que sociologique, intrinsèquement liés aux enjeux relatifs à la formation de l'Etat et de la nation. Il est notable que, parmi les huit œuvres littéraires analysées par Sommer dans son ouvrage, deux soient colombiennes — ce qui atteste de leur importance à l'échelle nationale autant que continentale. Ces deux romans sont *María* (1867) de Jorge Isaacs et *La vorágine* (1924) de José Eustasio Rivera. Tous deux, publiés au moment de la première vague de globalisation, accordent une place centrale aux territoires de production ou d'extraction de ressources abordés dans le présent article.

*María*, pour sa part, fut un roman à grand succès et constitue un jalon majeur de l'histoire littéraire colombienne et latino-américaine. Élément incontournable du canon, il est considéré par Sommer comme l'œuvre romantique latino-américaine par excellence. Inscrit dans la tradition romantique et héritier des œuvres de Chateaubriand, le roman d'Isaacs met en scène l'idylle amoureux et voué à l'échec entre Efraín et sa sœur, María. Le cadre où se déroule l'histoire est une *hacienda* de production de canne à sucre située dans la région colombienne du Valle del Cauca, où réside la famille. Cet espace fictionnel, largement inspiré de la biographie de l'auteur, s'est constitué en référence géographique et littéraire fondamentale de la nation colombienne, transformant ainsi la zone extractive de la plantation en centre symbolique de l'imaginaire identitaire du pays. L'*hacienda* où vécut Isaacs est aujourd'hui une destination touristique prisée pour les nationaux, encore en activité sucrière, et elle figurait sur l'ancien billet de 50 000 pesos colombiens (le billet de plus haute valeur jusqu'à récemment).

Il est important de considérer, comme l'indique le critique littéraire Iván Padilla, le contexte socioéconomique qui entoure l'écriture et la publication de *María*. En effet, la rencontre amoureuse que décrit le roman, la vision idéalisée de l'*hacienda* et l'attitude

[19] SOMMER, 2004, 20-21 ; mis en évidence en italique par l'auteur de cet article.

romantique adoptée par Isaacs expriment une réaction aux problématiques de l'époque, notamment à l'affrontement entre valeurs féodales-coloniales (l'ordre social de l'*hacienda*, l'alliance entre l'Église et l'État, des idéaux tels que la noblesse et le droit divin) et valeurs modernes-républicaines (un État laïque, en voie d'intégration à la globalisation capitaliste, fondé sur les droits naturels des citoyens)[20].

L'œuvre d'Isaacs met en évidence ces contradictions inhérentes à la construction de l'État national colombien en portant son attention sur les changements des rapports sociaux qui caractérisaient alors le capitalisme de plantation dans la région du Valle del Cauca. Dans *María*, le questionnement des problèmes relatifs à l'ordre social et économique dominant sur ces espaces, en particulier celui de l'esclavage, s'opère moins par l'énonciation de thèses politiques explicites ou par des développements philosophiques que par leur mise en fiction au sein du récit. L'insertion de l'épisode relatant l'histoire de l'arrivée de Nay[21] — l'une des esclaves au service de la famille d'Efraín — dans l'*hacienda* constitue à cet égard un élément narratif central pour saisir les préoccupations politiques et historiques de l'auteur.

Ce récit encadré donne à voir, d'une part, les modalités de capture et de traite des populations africaines au XIXe siècle, l'histoire locale de l'esclavage dans le Valle del Cauca, la perception de l'esclavagisme comme pratique anti-chrétienne par la famille d'Efraín — qui engendre chez eux un sentiment de culpabilité —, ainsi que la condition existentielle de ces esclaves, durablement marquée par l'expérience d'un violent déracinement de leurs pays d'origine[22]. D'autre part, l'épisode consacré à l'histoire de Nay renvoie à des bouleversements sociaux à l'intérieur de la matrice capitaliste extractive, puisqu'il permet d'observer la transformation historique des Africains asservis en travailleurs agricoles « libres ».

En effet, l'itinéraire tragique de Nay permet d'apprécier la situation des esclaves dans la Colombie du milieu du XIXe siècle, tout en laissant entrevoir les fissures qui commencent à rompre l'apparente harmonie d'une formation sociale à l'héritage féodale et coloniale, telle que la plantation sucrière, fondée sur la soumission conjointe des milieux naturels et du travail humain. À travers le récit du périple de Nay, le narrateur souligne, par exemple, que « les lois du pays interdisaient depuis 1821 l'importation d'esclaves ; en vertu de cela, Nay et son fils étaient libres »[23]. Il mentionne également que, lorsque Nay envisage de tuer son fils afin de lui éviter de devenir esclave, la femme du trafiquant d'esclaves qui l'héberge à Panamá « se décida à lui faire savoir que, dans le pays où elle se trouvait, son fils serait libre à l'âge de dix-huit

[20] PADILLA, 2016, 83-85.

[21] Chapitres XL-XLIII du roman (ISAACS, 2005, 246-268). Malgré son importance pour la construction narrative de l'œuvre, cet épisode a été supprimé de la première traduction anglaise —réalisée par Rollo Hodgen et publiée en 1890 par la maison d'édition états-unienne Harper & Brothers —, omission qui révèle le caractère sensible de ce commentaire fictionnel sur l'esclavage dans le contexte de l'époque. Cf. BAEZ MEZA, 2013.

[22] Pour des analyses supplémentaires, abordant sous différents angles la fonction narrative de l'histoire de Nay dans *María*, cf. MCGRADY, 1965 ; WYLIE, 2020 ; GARCIA MARTIN, 2024.

[23] ISAACS, 2005, 265.

ans[24] ». De plus, lorsque le père d'Efraín achète Nay, il lui remet immédiatement un document de manumission[25]. Du moins sur le plan juridique et formel, les esclaves deviennent alors des citoyens en Colombie. Le roman d'Isaacs illustre ainsi comment cette marge sociale, vestige d'un ordre féodal, entreprend son intégration dans les rouages modernes d'un capitalisme extractif qui, en Colombie, n'en est encore qu'à un stade primitif d'industrialisation, sans que pour autant cessent l'exploitation de sa force de travail ni la souffrance qui l'accompagne[26].

À la même époque de la parution de *María*, d'autres romans participent à l'intégration des territoires sucriers dans le processus de construction identitaire nationale, comme *Manuela* (1858) d'Eugenio Díaz, — œuvre également fondatrice, publiée à Paris par les éditions Garnier frères[27] — et *El alférez real* (1886) d'Eustaquio Palacios.

*La vorágine* de José Eustasio Rivera, quant à elle, est une œuvre emblématique du roman de la terre latino-américain, dans laquelle la production de caoutchouc dans la forêt amazonienne passe au premier plan. Le roman dénonce avec force les atrocités commises par les exploitants envers les populations indigènes et les conditions de misère dans lesquelles elles vivaient, plaçant ainsi les territoires lointains d'extraction de ressources au milieu des débats intellectuelles du début du XX^e^ siècle. En alliant lyrisme, tonalité épique, dénonciation journalistique et prose anthropologique, le roman de Rivera explore les multiples formes d'une exploitation à la fois brutale et démesurée des populations et des milieux naturels au service de l'accumulation de richesses. L'extraction du caoutchouc — ressource d'exportation qui a joué un rôle déterminant dans l'essor industriel et la mécanisation de l'économie capitaliste — imprime des effets durables sur les communautés assujetties et sur la forêt tropicale, personnage omniprésent du roman. Le narrateur formule cet enjeu à plusieurs reprises, comme l'illustre le passage suivant :

> […] l'homme civilisé est le paladin de la destruction. Il y a une grandeur certaine dans l'épopée de ces pirates qui réduisent leurs ouvriers en esclavage, exploitent l'Indien et luttent contre la forêt. […] Et l'on peut constater, en certains lieux, que leurs traces ressemblent à des avalanches : les collecteurs de caoutchouc de Colombie détruisent chaque année des millions d'arbres. Dans les territoires du Venezuela, le balatá a disparu. Ainsi, ils commettent une fraude contre les générations à venir[28].

---

[24] *Ibid.*, 264.

[25] *Ibid.*, 266.

[26] L'épisode de Nay dans *María* met également en lumière l'intensification du commerce internationale et le processus d'intégration du capitalisme durant la première vague de globalisation. Le narrateur y évoque l'exploitation des mines d'or dans le département du Chocó, les circuits de transport et de stockage de diverses marchandises, ainsi que l'activité des commerçants importateurs dans les ports de Kingston et de Carthagène des Indes (ISAACS, 2005, 263).

[27] Les circulations éditoriales entre centres et périphéries sont un autre phénomène notable au XIX^e^ siècle qui ont eu un impact considérable dans le champ littéraire colombien de l'époque.

[28] RIVERA, 2015, 245-246.

*La vorágine* est devenu un classique incontournable de la littérature colombienne et latino-américaine. À l'occasion du centenaire de sa publication en 2024, de nombreuses relectures et commémorations ont mis en lumière la centralité accordée à ce roman dans l'histoire culturelle du pays. C'est le cas de l'exposition temporaire « *Le pays des* vorágines *: extractivisme et lutte ouvrière* », présentée de novembre 2024 à avril 2025 au Musée National de Colombie, à Bogotá[29]. Cette exposition, tout comme la salle permanente récemment inaugurée au même musée intitulée « Terre comme ressource », illustre une orientation marquée du discours sur la nation, promu actuellement par les instances étatiques au pouvoir. Depuis les centres culturels institutionnels, celles-ci invitent à repenser la nation colombienne à partir de ses territoires d'extraction et des luttes sociales qui s'y déploient, réactualisant le déplacement symbolique des marges vers les centres.

A l'instar de *La vorágine*, d'autres romans colombiens du début du XXe siècle placent au cœur de leurs propos l'extraction de ressources et l'exploitation de populations dans la forêt amazonienne. C'est le cas de *Toá: narraciones de caucherías* (1933) de César Uribe Piedrahita[30] et de *En el corazón de la América virgen* (1948) de Julio Quiñones. Ce dernier fut d'abord écrit et publié en français à Paris, en 1924 — la même année que *La vorágine* —avant d'être traduit en espagnol deux décennies plus tard. Cette trajectoire éditoriale souligne la complexité des dynamiques centre/périphérie dans le champ littéraire de l'époque. Un autre exemple littéraire indispensable à l'égard du déplacement symbolique des périphéries extractives vers les centres de l'imaginaire collectif — bien qu'appartenant à une autre époque et à un autre territoire — est *Cien años de soledad* (1967) de Gabriel García Márquez, prix Nobel de littérature. Œuvre canonique et patrimoine culturel colombien, elle contient une évocation mémorable, citée à maintes reprises, du massacre perpétré par la multinationale United Fruit Company contre les ouvriers des plantations de bananes en 1928, dans la région colombienne du Magdalena. Le récit des activités et des violences commisses par cette entreprise transnationale dans le roman de García Márquez met au jour l'histoire d'une forme de néo-colonialisme économique dans les marges de la nation.

De manière analogue, d'autres manifestations artistiques plus récentes, correspondant cette fois à la période de la troisième vague de globalisation, ont placé les marges physiques et symboliques de l'extraction de ressources au cœur du canon culturel colombien. Ainsi, par exemple, dans le domaine cinématographique, les films *L'Étreinte du serpent* (2015) de Ciro Guerra et *La terre et l'ombre* (2016) de César Acevedo

[29] Plus d'informations disponibles en ligne. URL : https://www.museonacional.gov.co/noticias/Paginas/Voragine_2024.aspx (consulté le 4 février 2025).

[30] Uribe Piedrahita a également réalisé des films portant sur les activités d'extraction et la vie des population indigènes dans la forêt amazonienne. En 1930, il se rend dans la région du fleuve Orteguaza (département du Caquetá, en Colombie) afin de tourner un film en 35 millimètres, intitulé *Expédición al Caquetá.* Cf. MATEUS MORA, 2013.

constituent deux œuvres clés du nouveau cinéma colombien, consacrées et reconnues tant sur la scène nationale qu'internationale[31].

Le premier, qui retrace les voyages de deux scientifiques européens accompagnés d'un chaman amazonique dans leur quête de plantes et d'autres ressources naturelles, établit un parallèle entre le passé et le présent de cette zone d'extraction ; il s'agit du premier film colombien à avoir été nominé au Prix Oscar du meilleur film en langue étrangère[32]. *L'Étreinte du serpent* s'interroge sur le choc entre les dispositifs de savoir scientifiques et autochtones qui se croisent dans la forêt amazonienne, au sein d'un réseau complexe et asymétrique de rapports coloniaux de pouvoir, ouvrant ainsi la voie à un débat historique et écologique sur les représentations de cet espace marginal et de ces populations. Le second, *La terre et l'ombre,* qui raconte l'expulsion d'une famille de paysans de leurs terres en raison de l'expansion violente de monocultures de canne à sucre, est le premier film colombien à avoir reçu un prix au Festival de Cannes, en l'occurrence la Caméra d'Or[33].

Les trajectoires de canonisation suivies par ces films, qui se sont érigés en représentants de la nouvelle cinématographie nationale, ainsi que les thématiques qu'ils explorent, indiquent que la construction de l'imaginaire des territoires extractifs colombiens demeure un enjeu de grande actualité. Ces territoires périphériques ont, au cours des dernières décennies, bénéficié d'un regain d'attention qui les a propulsés au sein des centres symboliques de production culturelle et identitaire.

Toutefois, comme l'explique la chercheuse Amanda Rueda, la reconnaissance de ces films au sein du canon culturel repose sur des dynamiques qui soulignent également des tensions entre centres et périphéries entourant leur production. Selon elle, des films tels que ceux de Guerra et Acevedo ne peuvent aujourd'hui exister que grâce à leur participation à des festivals, à des plateformes professionnelles et à des fonds de financement européens[34]. Ce soutien est indispensable pour assurer leur production, leur distribution, leur diffusion ainsi que leur légitimation. Cette dépendance vis-à-vis d'un centre géopolitique de production artistique renforce le caractère périphérique d'une cinématographie comme celle de la Colombie. Pourtant, il faut ajouter que la plupart de personnes ayant participé à la réalisation de ces œuvres appartiennent aux classes éduquées des grandes villes du pays, et occupent donc une place centrale de privilège au sein du champ culturel de la nation qui leur permet

---

[31] Pour une analyse des dynamiques de production et circulation du « nouveau cinéma colombien », cf. CENTANARO, 2024.

[32] La fiche du film est disponible en ligne. URL : https://www.proimagenescolombia.com/secciones/cine_colombiano/peliculas_colombianas/pelicula_plantilla.php?id_pelicula=2106 (consulté le 5 avril 2025).

[33] La fiche du film est disponible en ligne. URL : https://www.proimagenescolombia.com/secciones/cine_colombiano/peliculas_colombianas/pelicula_plantilla.php?id_pelicula=2116 (consulté le 5 avril 2025).

[34] RUEDA, 2018, 255-257.

d'accéder aux réseaux globaux d'échanges filmiques[35]. En revanche, d'autres types de productions ou d'expressions culturelles élaborées par les mouvements sociaux contemporains pour témoigner de leurs luttes dans les territoires extractifs, ne trouvent pas de moyens de circulation comparables et demeurent reléguées aux marges de l'espace symbolique national. Il serait également nécessaire de les étudier et de leur accorder une place afin de mieux rééquilibrer les pôles de reconnaissance artistique et de contribuer à corriger certaines inégalités historiques dans le domaine de la culture en Colombie.

Au fil de cet article, j'ai cherché à démontrer la pertinence d'une approche croisée — économique, politique et culturelle — des territoires d'extraction de ressources en Colombie. En m'appuyant sur le modèle du « système-monde » élaboré par Immanuel Wallerstein, j'ai identifié la Colombie comme un pays périphérique dans la géopolitique mondiale, dont les territoires extractifs, historiquement marginalisés, ont connu d'importants mouvements d'intégration aux centres nationaux et internationaux lors de la première et de la troisième vague de globalisation capitaliste. Ces deux périodes ont en effet été marquées par une intensification de l'exploitation des matières premières, une expansion de la frontière extractive, ainsi qu'une participation croissante du pays aux circuits économiques mondiaux. De plus, les populations marginalisées qui habitent ces régions ont mené des luttes qui ont contribué à inscrire ces territoires au cœur des débats sociaux et politiques de leur temps.

Le cas colombien se distingue notamment par le fait qu'un nombre significatif de productions artistiques ayant intégré le canon culturel national — et même régional— au cours de ces deux périodes ont placé les territoires extractifs au centre de leur propos. C'est le cas, par exemple, de *María* et *La terre et l'ombre*, autour de la canne à sucre, ou encore de *La vorágine* et *L'Étreinte du serpent*, en lien avec l'exploitation du caoutchouc. L'analyse des œuvres convoquées selon l'angle adopté dans cet article a mis en lumière des formes d'expression esthétique qui rendent compte des processus d'accélération du capitalisme extractif, tout en témoignant des multiples croisements et imbrications entre les sphères culturelle et socio-économique.

En outre, ces exemples, mis en perspective avec deux moments clés de l'intégration de la Colombie à la globalisation, soulignent combien le rapport dialectique entre centres et marges — qu'elles soient géographiques, sociales ou symboliques — a été un facteur structurant dans la formation de la nation colombienne et dans son évolution historique. Ce rapport centres/périphéries reste aujourd'hui une clé de lecture essentielle pour comprendre les dynamiques contemporaines du pays, tant sur le plan politique que culturel.

[35] C'est l'une des raisons pour lesquelles, malgré le regard critique porté sur les relations coloniales, *L'Étreinte du serpent* a suscité des controverses quant à sa réalisation, certains choix étant interprétés comme relevant d'une forme d'extractivisme symbolique interne. Cf. RUEDA M., 2017.

**Bibliographie**

ALLAIN M. ET MAILLET A., (2021), « Les mobilisations autour de l'extractivisme. Circulation et potentiel heuristique d'un concept en voie de globalisation », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 28, 7-29.

BÁEZ MEZA M., (2013), "La historia de Nay y Sinar de Jorge Isaacs y Sab de Gertrudis Gómez de Avellaneda: un contrapunto", *Kipus*, nº 33, 101-114.

BUU-SAO D., (2023), *Le capitalisme au village. Pétrole, Etat et luttes environnementales en Amérique latine*, Paris, CNRS.

CENTANARO J. (2024), « Las formas de producción del "nuevo cine colombiano" bajo el prisma decolonial: entre normalización y desprendimiento », *Sociocriticism* [Online], XXXVIII-1. URL : http://interfas.univ-tlse2.fr/sociocriticism/3640. Consulté le 16 septembre 2025.

CHASE-DUNN C. ET GILLS B., (2003), « Understanding Waves of Globalization and Resistance in the Capitalist World (-) System », *Social Science*, n° 581, 158-171. URL : https://irows.ucr.edu/papers/irows12/irows12.htm. Consulté le 7 mars 2025.

DAVIRON B., (2020), *Biomasse. Une histoire de richesse et de puissance*, Versailles, Éditions Quae, coll. Synthèses.

DRUT B., (2021), « 9. La mondialisation s'essouffle », *L'économie de demain : Les 25 grandes tendances du XXIe siècle*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur. URL : https://shs.cairn.info/l-economie-de-demain--9782807329799-page-51?lang=fr. Consulté le 23 mars 2025.

GARCÍA MARTÍN F.D., (2024), "La otredad en *María* (1867), de Jorge Isaacs, y *Sab* (1841), de Gertrudis Gómez de Avellaneda", *Dirāsāt Hispānicas. Revista Tunecina de Estudios Hispánicos*, nº 10, 55-71.

GHORRA-GOBIN C., (2017), « Notion en débat : mondialisation et globalisation », *Géoconfluences*. URL : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/mondialisation-globalisation. Consulté le 1 mai 2025.

GRAJALES J., (2021), *Agrarian Capitalism, War and Peace in Colombia. Beyond Dispossession*, New York, Routledge.

HENDERSON J., (2006), « Colombia a finales del siglo XIX », *La modernización en Colombia. Los años de Laureano Gómez 1889-1965*, Medellín, Editorial Universidad de Antioquia.

LEGRAND C., (2016), *Colonización y protesta campesina en Colombia: 1850-1950*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia.

MASSÉ F., (2018), « Violence et conflit armé en Colombie », in Baechler J. (dir.), (2018), *La Guerre civile*, Paris, Hermann, 143-153.

MATEUS MORA, A., (2013), *El indígena en el cine y el audiovisual colombianos: imágenes y conflictos*, Medellín, La Carreta Editores.

MCGRADY D., (1965), "Función Del Episodio de Nay y Sinar En *María*, de Isaacs", *Nueva Revista de Filología Hispánica*, vol. 18, nº 1/2, 171–76.

MAYA MUÑOZ G., (2002), « Colombia 1990-2000: Globalización y crisis », *Revista Ensayos de Economía*, n°95, 117-174. URL : https://repositorio.unal.edu.co/bitstream/handle/unal/8885/guillermomayam.2002.pdf?sequence=1&isAllowed=y. Consulté le : 31 mars 2025.

PADILLA I., (2016), *Jorge Isaacs y* María *ante el proceso de secularización en Colombia (1850-1886),* Bogotá, Universidad Nacional de Colombia.

ROBERTSON R., (1992), *Globalization. Social Theory and Global Culture*, London, SAGE Publications.

ROBERSTON R., (2003), *The Three Waves of Globalization: A history of a developing conciousness*, London, Zed Books.

RUEDA A., (2018), *L'Amérique latine en France. Festivals des cinémas et territoires imaginés*, Toulouse, Presses universitaires du Midi.

RUEDA M., (2017), "El abrazo de la serpiente. La selva en los límites de la representación", *laFuga* [Online], nº 19. URL : http://2016.lafuga.cl/el-abrazo-de-la-serpiente/820. Consulté le : 2 octobre 2025.

SOMMER D., (2004), *Ficciones fundacionales. Las novelas nacionales de América Latina*, Bogotá, Fondo de Cultura Económica.

SVAMPA M., (2019), *Las fronteras del neoextractivismo en América Latina*, Bielefeld, Bielefeld University Press.

TARGOWSKI A., (2014), « From globalization waves to global Civilization », *Comparative Civilizations Review*, n° 70, 73-89. URL : https://scholarsarchive.byu.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1918&context=ccr. Consulté le : 23 mars 2025.

WALLERSTEIN I., (2004), *World-Systems Analysis. An Introduction*, Durham, Duke University Press.

WYLIE L., (2020), "Plants and Plantations: Floriography, Femininity, and the Horticulture of Hair in *Sab* and *María*", in Wylie L., (2020), *The Poetics of Plants in Spanish American Literature*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 53-91.

**Œuvres littéraires**

DÍAZ E., (2003), *Manuela* [1858], Bogotá, Panamericana.

GARCÍA MÁRQUEZ G., (2007), *Cien años de soledad* [1967], Madrid, Ediciones Cátedra.

ISAACS J., (2005), *María* [1867], Bogotá, Universidad Externado de Colombia/Universidad del Valle.

PALACIOS E., (2018), *El alférez real* [1886], Cali, Editorial Univalle.

QUIÑONES J., (2016), *En el corazón de la América virgen* [1948], Bogotá, Diente de León.

RIVERA J.E., (2015), *La vorágine* [1924], Bogotá, Biblioteca Nacional de Colombia, Biblioteca básica de cultura colombiana.

URIBE PIEDRAHITA C., (2023), *Toá: narraciones de caucherías* [1933], Bogotá, Seix Barral.

**Films**

ACEVEDO C., (2015), *La tierra y la sombra*, Bogotá, BlackVelvet.

GUERRA C., (2015), *El abrazo de la serpiente*, Bogotá, Cinecolor Films.